



Rospars Laurent : Né le 4-05-1848 à Laz ; 1872, prêtre, professeur à Lesneven ; 1879, aumônier des Frères à Quimper ; 1883, recteur de Bénodet ; 1889, directeur de l'école du Marhallac'h à Quimper ; 1891, chanoine honoraire, recteur de Locmaria-Quimper (jusqu'en 1896) ; 1896, directeur de la Propagation de la Foi, directeur de la Semaine religieuse ; 1915, chanoine titulaire ; décédé le 4-08-1923.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1923 p. 567-571.

Comme nous l'avons annoncé, M. le chanoine Rospars a rendu à Dieu, le samedi 4 Août, son âme de prêtre vaillant et fidèle. Né le 4 Mai 1848, il avait 75 ans.

Il était l'une des figures les plus représentatives d'une époque agitée par le heurt des doctrines traditionnelles et des réalisations antireligieuses et antisociales que l'esprit moderne tirait des dogmes de la Révolution arrivés à leur point de maturité. Il n'en fut pas seulement le témoin qui enregistre en souffrant les dénis de justice et les atteintes aux droits légitimes, il fut, dans cette bataille qui aboutit à tant de ruines morales et matérielles, un combattant ardent, courageux, superbement outillé, un des meilleurs soldats de la Contre-révolution auxquels M. de Mun et ses amis de l'Ecole des Cercles donnaient le mot d'ordre et l'exemple de l'intrépidité et du talent.

Le tempérament entre, peut-être à l'égal des circonstances, comme un élément essentiel dans ces vocations de militants. Les coups résonnent différemment suivant la trempe du métal frappé. Lui ne pouvait s'en sentir atteint sans une réaction immédiate et instinctive. Tel était déjà, au collège de Pont-Croix, le petit séminariste descendu des hauteurs de Laz : le plus jeune et cependant le plus grand de ses camarades de classe, très sensible, turbulent, prompt à la riposte, et même, assure-t-on, un peu taquin.

A 17 ans, sa Rhétorique faite, il entra au Séminaire. Il en sortait quatre ans après, simple sous-diacre, et envoyé comme surveillant au collège de Lesneven, dans l'attente de l'âge requis pour l'ordination sacerdotale. M. l'abbé Follioley était alors principal de cet établissement qui s'honorait d'avoir eu jadis M. Sarcey parmi ses professeurs. Homme de haute culture, et d'un talent d'organisation qui lui assurèrent la plus belle carrière, M. Follioley discerna dans son jeune maître d'études des dispositions dont l'Université, à laquelle il était tout dévoué, pourrait tirer un utile parti. Il l'engagea à reprendre ses études classiques et à affronter les épreuves du baccalauréat, dont Pont-Croix se désintéressait en ce temps-là. Le jeune abbé eut bientôt ses diplômes, et, lorsqu'en Mars 1872 il devint prêtre, sa place était faite parmi les professeurs de Lesneven.

Ce pouvait être une carrière qui l'eût conduit doucement et sans secousse jusqu'à l'âge d'une retraite modeste et honorée. Ce ne fut pour lui qu'une préparation, quasi providentielle, au rôle que les circonstances allaient bientôt lui attribuer et aux services qu'il allait rendre à l'Enseignement chrétien menacé.

En 1879, au moment des décrets Ferry, après sept années de professorat, il quittait sa chaire de Rhétorique et venait occuper à Quimper le poste d'aumônier des Frères du Likès. Peu après éclatait

l'orage qui, en frappant les Jésuites, mettait en danger tant d'établissements florissants que tenaient ces maîtres excellents, victimes plus encore peut-être des inquiétudes antireligieuses qu'éveillaient leurs succès que des haines traditionnelles que la secte a toujours attachées à leur nom. Le collège Saint- François Xavier de Vannes fut d'abord atteint. Un nouveau personnel de professeurs séculiers fut aisément recruté, mais rares étaient les ecclésiastiques, pourvus du stage nécessaire, qui pouvaient, sur l'instant, se faire agréer comme directeurs des établissements reconstitués. Grâce à M. Follioley, M. Rospars avait les titres requis. Il accepta l'intérim, et, sous sa direction, le collège, avec une nouvelle physionomie, se prit à revivre. Successivement, gardant toujours son poste d'aumônier, il rendait le même service à un établissement similaire de Tours et au collège Bon-Secours, de Brest, engagés dans les mêmes difficultés.

Pendant ce temps, les événements avaient rapidement marché. Les statuts nouveaux de l'Ecole neutre, gratuite et obligatoire, s'élaboraient. C'était, sous les dehors d'un libéralisme qui devait tout de suite se révéler hypocrite, la mainmise de l'incrédulité sur les âmes d'enfants. Nul ne s'y méprit. On allait procéder, sous des prétextes divers, à la laïcisation des écoles communales. Il fallait, sans retard, organiser la défense. Le vicaire général du Marhallac'h songea à une publication périodique consacrée aux questions soulevées par l'application des lois nouvelles. Le 5 Janvier 1883, paraissait le premier fascicule du *Bulletin de l'Enseignement chrétien*. Naturellement, M. Rospars eut sa place, la première bientôt, dans l'équipe des défenseurs des écoles menacées.

La nouvelle publication, mensuelle, exposait dans ses détails la législation imposée par la Loge, en dénonçait l'arbitraire et l'hypocrisie, soutenait et encourageait les municipalités fidèles aux maîtres et aux maîtresses condamnés, donnait une chronique des incidents qui se produisaient, discutait et réfutait les nouveaux manuels, déjà irréguliers ou tendancieux, introduits à l'école. La polémique, on le devine, n'était pas la partie la moins importante de ce *Bulletin*. Inutile de dire que ce fut à M. Rospars qu'elle incombait. La plume de l'ancien professeur de Rhétorique s'y ressent encore d'une assez longue habitude de la composition classique, elle utilise un riche fonds de réminiscences un peu désuètes en journalisme, mais l'indignation, le spectacle de l'injustice, l'entraînement de la bataille la font incisive et mordante sans la dépouiller de son élégance et de sa distinction. Evidemment c'est de M. Rospars qu'il est question, lorsqu'en Janvier 1885, après deux ans d'existence, le *Bulletin* regrette d'être privé, pour un temps, d'un de ses meilleurs collaborateurs dont les articles sont « autant de vrais bijoux, polis, brillants et de grands prix ».

Que s'est-il donc passé ? Depuis plus d'un an déjà, exactement depuis Octobre 1883, M. Rospars ne résidait plus à Quimper. Il était devenu recteur de Bénodet, où un vieil oncle l'avait précédé. Les occupations du ministère paroissial et l'éloignement du centre où aboutissaient les informations et les échos des événements rendaient sa collaboration plus difficile. D'ailleurs, le *Bulletin* allait bientôt se transformer et devenir, à partir d'Octobre 1886, sous la direction de M. Rossi la *Semaine religieuse* du diocèse.

M Rospars fut donc tout entier à ses paisibles fonctions de recteur de campagne. On le leur laissa pendant cinq ans. En Janvier 1889, s'ouvrait à Quimper l'externat fondé par M du Marhallac'h, en vue d'un recrutement plus actif de nos établissements secondaires. Tout désignait M. Rospars pour en prendre la direction. Il quitta Bénodet pour Quimper, mais l'Institution, pourvue seulement des classes de grammaire, n'avait pas grand avenir. Elle ne dura que deux ans.

Le camail de chanoine honoraire, reçu le 23 Août 1891, récompensa les efforts et le zèle infructueux du supérieur qui, désireux de demeurer à Quimper, accepta en Septembre le poste de recteur de Loc-Maria. Il n'y fit que paraître puisque, la même année, ramené une fois de plus par les circonstances au labeur de la plume et de la pensée, il remplaçait, à la *Semaine religieuse*,

M. le chanoine Rossi, qu'une intervention politique réussissait à écarter de cet organe dont il avait fait, continuant les traditions dont avait hérité la *Semaine*, une arme vigoureuse au service des idées traditionnelles.

Evidemment, s'il trouvait une satisfaction d'amour-propre à ce changement, le politicien influent ne gagnait guère au remplacement de M. Rossi par M. Rospars. Il ramenait tout simplement à son poste de combat le polémiste redouté des premiers temps du *Bulletin de l'Enseignement*. Et ce ne devait pas être précisément pour une période de calme où l'attention se fixerait principalement sur le développement des œuvres catholiques et sur les diverses et consolantes manifestations de la foi et de la piété paroissiales. Bien au contraire.

Le geste d'apaisement du grand Léon XIII invitant les catholiques à se rallier à la constitution politique que la France s'était donnée, allait immédiatement être l'occasion d'interminables et pénibles discussions parmi les plus fidèles des défenseurs de l'Eglise. Loin, d'ailleurs, de s'inspirer d'un « esprit nouveau », fait de tolérance et de respect des droits de Dieu, que l'on avait fait entrevoir au Pontife comme le résultat certain de sa haute, intervention, les pouvoirs publics, après un moment d'hésitation, s'engageaient, sous la poussée des forces maçonniques alliées aux troupes antisociales, dans une guerre implacable contre les congrégations religieuses et, quand les congrégations furent dissoutes, ruinées, privées du droit d'enseigner, contre l'Eglise elle-même.

Aux mains de M. Rospars, la *Semaine religieuse* dénonça et flétrit courageusement et éloquemment tous ces attentats. Elle fut non moins vigilante contre ce qu'on appelait alors « le péril intérieur » de l'Eglise, contre le Modernisme à faces multiples qui provoquait les condamnations sévères du saint Pontife Pie X. Cette réaction contre des erreurs parfois subtiles, qui s'insinuaient avec l'attrait séduisant d'une adaptation opportune à des conditions nouvelles des anciennes méthodes d'enseignement et d'apostolat, M. Rospars l'appuya avec son sens averti de l'orthodoxie la plus scrupuleuse et parfois aussi peut-être avec une raideur intransigeante à laquelle il arrivait de suspecter l'innovation dans les méthodes du zèle par crainte d'une déviation dans la doctrine.

La *Semaine religieuse* cependant ne s'absorbait pas entièrement, loin de là, dans ces questions controversées. Elle reflétait fidèlement le mouvement religieux du diocèse et, grâce à de savants concours, M. Rospars enrichissait ses pages d'études documentaires, Pleines d'érudition archéologique, qui devait, en encourageant le zèle des chercheurs et en satisfaisant la curiosité des amateurs du passé, se créer un organe dans le *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie*.

D'ailleurs, malgré le soin minutieux qu'il apportait à la composition et à la correction du moins important de ses articles ou entrefilets, M. Rospars trouvait le temps d'appliquer à d'autres objets son activité. Il avait accepté la direction de l'Œuvre de la Propagation de la foi dans le diocèse, et l'on sait les progrès accomplis sous son impulsion, par cette Œuvre qui voit se classer aujourd'hui le diocèse de Quimper aux tout premiers rangs des diocèses du monde entier. La répartition des *Annales* et même la confection de l'édition bretonne entraient dans ses fonctions de directeur. L'enfant de Laz n'avait pas oublié son breton. Il s'y était même perfectionné, et ce fut lui encore qui fut chargé de la traduction des Mandements et documents épiscopaux destinés à être communiqués au prône des paroisses. Ajoutons que l'ancien professeur de lettres de Lesneven, heureux de reprendre contact avec ses anciennes études, faisait volontiers partie des jurys d'examen d'admission au Grand Séminaire des candidats de nos collèges.

Un labeur intellectuel aussi intense ne peut pas se prolonger indéfiniment sans de fâcheuses répercussions sur l'organisme. M. Rospars se fatiguait. En Avril 1912, la composition lui devenant pénible, il demanda à être déchargé du soin de la *Semaine religieuse*. Monseigneur le nomma au Chapitre de sa cathédrale en 1915. Il porta, dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs, l'exactitude dont un long exercice lui avait fait une seconde nature. Deux fois par jour, après l'office,

on le vit remonter, de plus en plus lentement, appuyé sur son bâton, la pente rapide de la rue Mesgloaguen, au haut de laquelle il habitait une petite maison qui disait la modicité de ses ressources, mais qui était néanmoins volontiers accueillante. Et puis, la marche lui devenant plus pénible et l'âge accusant l'usure d'un tempérament plus robuste en apparence qu'en réalité, ce furent des périodes d'immobilité à la chambre, et on le trouvait, dominant son mal, le crayon en main, annotant encore les feuilles manuscrites de quelque ouvrage qui lui était soumis à fin *d'imprimatur*.

On peut dire qu'il ne cessa son labeur intellectuel que lorsque, ces trois derniers mois, l'emprise de la mort l'appliqua tout entier à la sanctification de ses souffrances et à la préparation de sa fin prochaine. Jours longs et douloureux où ses amis purent constater sa force d'âme et combien il était sensible aux bons soins dont des cœurs dévoués entourèrent sa longue agonie. Il s'endormit enfin le matin du 4 Août et, remis à Dieu son âme vaillante. Il pouvait se présenter devant le Maître qu'il avait fidèlement servi, en se rendant le témoignage de l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat de la plume et de la pensée, j'ai gardé ma foi et travaillé à la garder aux autres, ma course est terminée ». Le juste Juge ne lui aura pas refusé sa couronne.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1923, p.567*